

TEMOIGNAGE DE DANIELLE SUSSER

- *Vous aviez 4 ans quand vous arrivez à Mazangé ?*
- *Approximativement, parce que lorsque j'ai commencé à questionner mes parents, ils avaient oublié la date exacte : certainement après la rafle du Vel d'Hiv 42 : tous les parents ont pris peur quand ils ont vu qu'on ramassait aussi les enfants.*
- *C'était le 16 et le 17 juillet 1942.*
- *Oui voilà, certainement après la rafle du Vel d'Hiv.*
- *C'est cette rafle énorme où plus de 13000 juifs dont plus de 4000 enfants ont été parqués au vélodrome d'hiver à Paris (d'où le nom Vel d'Hiv) avant d'être envoyés dans les camps de la mort.*
- *Voilà.*
- *Donc à ce moment-là, ils ont pris peur parce que les rafles s'intensifiaient et ils décident de vous envoyer chez Mme Métral ...*
- *Mme Métral était la nourrice qui me gardait à Paris quand mes parents travaillaient. Mais Marthe Métral, ce n'est pas un bon souvenir : ma mère m'a toujours dit après adulte quand j'étais en âge de comprendre : « Elle aurait rêvé qu'on soit déportés comme ça elle t'aurait gardée ».*
- *Un petit peu – toutes proportions gardées – comme les biens des juifs ont été saisis, enfin volés par d'autres...*
- *Par les voisins, oui oui.*
- *Donc vous la connaissiez. Et vos parents mettent au point, avec Mme Métral de vous mettre à l'abri à Mazangé ?*
- *C'est pas tout à fait ça. Mme Métral me gardait à Paris et en vacances à Mazangé. Mon père est venu me voir pour me mettre à l'abri mais il a trouvé que j'étais très mal soignée alors il a cherché une nourrice à Mazangé et là, il a rencontré Suzanne Marsollier... Marthe Métral qui avait cet attachement passionné pour moi, voulait continuer à me garder alors elle est allée dire dans le village qu'on était ... que mon père était juif et qu'il était « tubar »...*
- *Elle disait qu'il était tuberculeux ?*
- *Oui. Donc mon père a rencontré Suzanne Marsollier, il lui a dit : « juif, c'est vrai, tuberculeux, non. » Et « voulez-vous garder ma petite fille ? »*
- *Donc dès le départ, tout le village a su que vous étiez juifs ?*
- *Alors là je l'ignore totalement. Après, Suzanne n'a pas été crié sur les toits « je garde une petite fille juive », elle a dû dire « c'est une petite parisienne, ou c'est ma petite cousine. » A Paris, on crevait de faim. Donc il y avait aussi des enfants non juifs qui étaient répartis dans les campagnes. Maintenant, est-ce qu'il y a eu des soupçons ?... J'ai gardé mon nom, je me suis toujours appelée Danielle Susser.*
- *Alors, justement, Michel, nous a raconté qu'on vous appelait Danielle Marsollier à l'école ?*
- *A ça j'ignore. Suzanne ne m'en a jamais parlé. J'ai des cousins qui ont dû eux changé de nom et que ça a perturbé.*
- *Ils avaient carrément changé de carte d'identité.*
- *Voilà, moi je suis restée dans ma tête Danielle Susser. « Juif », on ne prononçait même pas le mot.*
- *En 1942, votre père est rapatrié d'Allemagne où il est prisonnier de guerre ?*
- *Il a été gravement malade en Allemagne et les allemands ont été très corrects – il était soldat français, il n'a jamais été inquiété comme juif, en plus avec un nom qui pouvait passer pour alsacien – donc, il a été rapatrié à l'hôpital de Créteil. Une fois qu'il a été guéri, on lui a dit : « Et bien Susser, vous rentrez chez vous. » C'est là qu'il a dit : « Je ne peux pas, il y a les scellés sur mon appartement, je suis juif. »*
- *Ah, il l'a dit !*
- *Oui il l'a dit au directeur de l'hôpital. Et le directeur de l'hôpital lui répondit : « Vous resterez à l'hôpital jusqu'à la fin de la guerre. » Donc, si vous voulez le directeur de l'hôpital mériterait aussi la médaille des Justes.*
- *Ça c'est extraordinaire. Par contre, quand il y a les scellés sur votre appartement, vous vivez où avec votre maman, vous êtes déjà avec Marthe Métral ?*

- J'ai complètement oublié la chronologie. Ce que je vous raconte, c'est mes parents qui me l'ont raconté. Je sais que pendant l'occupation, ma mère se cachait, elle vivait dans des chambres de bonnes, à droite, à gauche. Des amis pour l'héberger, il n'y en avait plus.
- *Ses frères et sœurs étaient partis à Nice où ils se sont fait prendre par la gestapo.*
- A Nice oui. Elle avait un frère aîné Aaron Storch et son beau-frère Jacob Szeier l'un déporté à Auschwitz et l'autre déporté dans les pays baltes à Kaunas par le convoi 73. Le convoi 73 a longtemps été oublié. C'était un convoi exceptionnel de 900 hommes, où il y avait d'ailleurs le père et le frère de Simone Veil. Après les survivants, les descendants de ce convoi se sont retrouvés au hasard, en publiant une notice nécrologique dans le Monde et ils se sont retrouvés comme ça il y a une quinzaine d'années. Le convoi 73 a enfin été découvert à cette occasion et mis à l'honneur.
- *Et le frère de votre mère, Aaron Storch, et son beau-frère, Jacob Szeier, ils se sont fait prendre en arrivant à Nice, à la descente du train ?*
- Ah pas tout de suite. L'occupation de Nice par les italiens se faisait en douceur mais après les allemands ont exigé des italiens qu'ils prennent leurs juifs et là, ça a été la souricière. Pour vous dire que ma mère était seule à Paris...
- *Elle se cachait dans des chambres...*
- Des chambres de bonnes, là j'ignore tous les détails. Elle-même avait dû oublier, elle me disait que c'était quand même des chambres de bonne, qu'il faisait froid, que c'était sale, glacial.
- *Et donc votre mère – votre père de toute façon était prisonnier ou hospitalisé – mais votre mère n'a jamais été se déclarer comme juive ?*
- Elle portait l'étoile juive. Alors je ne sais pas si ils ont été se déclarer au commissariat, je ne sais pas. Je sais que tous ses frères et sœurs l'ont fait.
- *Et c'est comme ça qu'ils ont été arrêtés certainement...*
- Non, ma tante, Ceyla Leimsider, son mari et ses deux petits garçons, ont été arrêtés à la ligne de démarcation.
- *Votre tante, la sœur de qui ?*
- Ma mère avait sept frères et sœurs. Une sœur aînée Zlaté est restée en Pologne avec ses quatre enfants, ils ont été massacrés sur place. On ignore comment ma grand-mère et sa fille aînée sont décédées : à partir de 42, il n'y a plus de nouvelles. Les autres six frères et sœurs sont venus en France : ma mère et une sœur qui a survécu et trois frères qui ont été assassinés par les allemands dont un est mort soldat français dans les Ardennes et deux ont été déportés de France.
- *L'un a été pris à Nice, Aaron Storch, et l'autre ?*
- L'autre frère, je ne connais pas son prénom, je crois qu'il était célibataire. Lui a été déporté de Paris.
- *C'est dramatique tout ça, il ne restait plus grand-monde.*
- Et bien, sur sept frères et sœurs, il en restait...
- *Deux.*
- Ils en ont tué cinq.
- *Il restait votre mère et sa sœur.*
- Il restait ma mère et sa sœur.
- *Sa sœur s'appelait comment ?*
- Elle s'appelait Dobré, Dobrish en yiddish, on disait Déborah en français.
- *Et votre mère s'appelait comment ?*
- En yiddish, c'était « Keylé », K.E.Y.L.E. mais bon on l'appelait Clara. Elle a toujours été, elle est toujours connue sous le nom de Clara.
- *Ils parlaient tous yiddish ?*
- Ah oui oui c'était vraiment leur langue maternelle.
- *Vos parents vous parlaient yiddish ?*
- Non. Mais entre eux, ils parlaient constamment yiddish, ce qui m'a beaucoup déstabilisée.
- *Vous est-ce que vous avez eu conscience des rafles à ce moment-là, ou pas du tout ?*
- Pas du tout : j'avais quatre ans, cinq ans... Après j'étais à Mazangé.
- *Vous savez ce qu'est devenu votre appartement ?*

- Notre appartement, pendant la guerre, il y avait les scellés et il a été occupé par un soldat des colonies, un antillais... Un gendarme je crois, de la Martinique ou de la Guadeloupe, je ne sais pas.
- *Est-ce qu'ils ont récupéré des biens à eux ?*
- Oui ils ont récupéré leur appartement et ils ont reçu une compensation pour spoliation des biens.
- *Ça c'est l'Allemagne qui l'a versée je crois*
- Oui ça c'est l'Allemagne dans les années je ne sais plus...
- *Tardivement, ça a été versé très tardivement*
- Oui oui. Ce qui était important, c'était les machines à coudre de fourreurs, c'était leur gagne-pain. C'était très modeste, il devait y avoir trois machines à coudre, une sur-jeteuse, une machine plate, je me souviens des termes. Ils travaillaient tous les deux dans la plus belle pièce de l'appartement, la plus claire parce que l'astrakan, c'est noir donc il faut une pièce lumineuse, ce qui était le cas. Ils n'étaient pas riche du tout, c'était extrêmement modeste enfin ils vivaient ça, donc ils ont reçu un dédommagement pour ça.
- *Il y avait beaucoup de juifs qui travaillaient à la maison. Du côté de votre père, qu'est-ce qu'il est advenu de sa famille ?*
- J'ignore beaucoup de chose sur mon père. J'ai une photo de sa mère et il avait une sœur, je crois. Du vivant de mon père, il ne m'a jamais parlé de sa sœur. Je n'ai aucune photo de mes grand-pères ni maternel, ni paternel.
- *Et votre grand-mère maternelle a été assassinée en Pologne.*
- Ma grand-mère est restée veuve à 37 ans avec 7 enfants parce que son mari est mort du choléra en 14. Elle a été assassinée en 42, mais on ignore si elle a été assassinée par les voisins ukrainiens, si ils ont été envoyé dans un camp d'extermination... le camp le plus proche, c'était Belzec en Galicie.
- *Vos parents, ils se sont connus en Pologne ?*
- Oui mes parents se connaissaient en Pologne. J'ai de nombreuses photos de Pologne où mes parents adolescents sont dans le groupe.
- *Ils arrivent en France à quelle époque ?*
- J'ai la date exacte parce que j'ai encore le passeport de ma mère. Ils sont venus en 33.
- *Qu'est-ce qui a motivé leur venue ?*
- Ils sont venus en France comme aujourd'hui les émigrés, chassés par la misère et l'antisémitisme, le Pologne était un pays très antisémite.
- *Et les frères et les sœurs ont suivi ?*
- Ou avant ou après, j'ignore. Ma mère avait un frère aîné Aaron.
- *Celui qui a été pris à Nice.*
- Oui et déporté à Auschwitz. Il y est mort du typhus et ça consolait ma mère que son frère soit mort du typhus plutôt que d'être brûlé, gazé et brûlé... Son fils Robert est devenu médecin.
- *Alors votre père en 42 prend le train, pour que vous ne reveniez pas à Paris et pour vous mettre ainsi à l'abri. Ma question était de savoir si ce n'était pas trop dangereux pour lui de voyager – parce qu'il s'appelait Josué votre père – ?*
- On disait Joseph, il a toujours été connu comme Joseph.
- *Et sur ses papiers d'identité, c'était marqué Joseph aussi ?*
- Certainement. Joseph Susser, ça pouvait passer pour Alsacien. Je pense qu'il voyageait sous l'uniforme de soldat. C'était un soldat démobilisé : est-ce qu'il avait le droit de garder l'uniforme, je ne sais pas ... Mais il ne s'est pas caché mon père.
- *Par contre, le directeur lui avait dit qu'il pouvait rester à l'hôpital et lui, il va quand même vous voir, il prend le risque.*
- C'est lui qui vient me voir, ce n'est pas ma mère : ma mère était plus en danger que lui.
- *A cause de quoi ?*
- Parce qu'elle a des faux-papiers : elle s'appelle Hélène Lebrun, lui, il s'appelle toujours Joseph Susser, soldat français. Là, il n'était pas français encore, il a été naturalisé après par Daladier, ils étaient encore polonais à ce moment-là.
- *Votre maman, elle avait un accent quand elle parlait ?*
- Oui bien sûr. Si elle avait été prise dans une rafle et si elle avait commencé à parler...

- Elle aurait été découverte ?
- Absolument.
- Et votre père il avait aussi un accent ?
- Ils ont eu un accent longtemps même s'ils ont rapidement bien parlé français. Moi j'ai toujours senti des petites fautes de français.
- Ils étaient plutôt religieux ou plutôt laïcs ?
- Ah non non absolument laïcs. La religion juive, elle est très contraignante, ma mère en Pologne me disait que les rabbins étaient antipathiques. Quand un rabbin croisait une femme, il changeait de trottoir, c'est une religion très contraignante et assez misogyne.
- C'est souvent le cas des religions.
- Ils étaient heureux de faire table rase du passé religieux.
- Ils étaient contents de quitter le yiddishland ?
- Le yiddishland non : ils étaient attachés à cette langue. Mais la religion oui. Et puis c'était des juifs de gauche, c'était des bundistes, des socialistes, des communistes.
- Comme le grand-père de Jacqueline Peker et le frère de sa mère, ils étaient aussi au Bund.
- Voilà, c'est un peu le cheminement de Boris Cyrulnik. Le parti communiste a fédéré, a aidé beaucoup de jeunes à s'en sortir, à avoir un espoir, dans un monde meilleur... Vaste erreur !
- Ils ne pouvaient pas le savoir encore... Donc, vous vous retrouvez chez Suzanne Marsollier que votre père trouve à Mazangé. Vous savez dans quelles circonstances il trouve Suzanne ?
- Vous savez là où j'étais avec Marthe Métral, on était voisins. C'est Mme Roger qui a aussi un rôle important.
- C'est avec cette femme que Suzanne avait mis au point un système ingénieux de passage à travers les jardins...
- Suzanne avait dit à Mme Roger : « Si les allemands arrivent, vous faites passer Danielle... » Parce que chaque maison avait un jardin à l'arrière, peut-être qu'il y avait quelques personnes qui ont été dans le secret... Tout ça, c'était quand même sous le secret que j'étais juive.
- Quand ce système de passage à travers les jardins a été mis en place pour vous permettre de fuir et de vous cacher chez d'autres voisins, est-ce que vous vous rappelez avoir répété la scène ?
- Non non parce qu'en fin de compte, je l'ai appris bien après.
- Donc elle vous aurait prise dans les bras sans vous en parler...
- J'avais 4-5 ans. Mais Mme Roger je la connaissais bien, je la voyais tous les jours, elle avait des chèvres, elle faisait des petits fromages blancs, des petits fromages de chèvre, cela faisait partie de mon univers. Mme Roger, je l'aurais suivie partout.
- Vous souvenez de son prénom ?
- Oh non, dans mon souvenir, c'était la dame en noir, la grand-mère comme il y en avait au XIXème siècle.
- Vous vous souvenez de votre arrivée chez Suzanne ?
- Oui, c'est-à-dire je me souviens de la rencontre : mon père m'a amenée et j'ai vu cette jeune femme qui inspirait confiance et elle avait un beau parterre de capucines et j'ai demandé la permission de cueillir une capucine, elle m'a dit oui et puis voilà, ça a été le début de notre aventure commune.
- Michel et Gérard Marsollier (les fils de Suzanne), ils étaient en internat à Saint-Calais ?
- Oui voilà, ils étaient dans une école religieuse.
- Vous ne les voyiez pas pendant la semaine ?
- Non ils venaient pendant les vacances.
- Pas le week-end non plus ?
- Non pas à cette époque : il n'y avait pas d'essence, pas de voiture, il y avait quelques rares autocars, c'était très compliqué de circuler.
- Vous vous voyiez pendant les vacances ?
- Oui, ils étaient formidables, c'étaient mes dieux, deux garçons, moi qui était une petite fille de Paris, je traînais toujours derrière eux, ça a été une période merveilleuse. Michel était très gentil avec moi, il a dû comprendre de quoi il s'agissait.

- *Lui pense, dans son souvenir, que tout le village était au courant du fait que vous étiez juive et cachée.*
- *Moi j'ignore, je ne sais pas. En 81, après ma médaille de Justes, j'ai reçu un appel à Paris de mon quartier de trois enfants juifs qui étaient cachés à Mazangé en même temps que moi.*
- *Il y avait comme un réseau là.*
- *Trois enfants juifs gardés dans une famille nourricière qui n'ont pas été aussi heureux que moi et on s'ignorait complètement. Donc je pense qu'il y avait quand même une chape de secrets.*
- *Cela corrobore ce qu'il dit. Alors les gens le faisait soit par conviction comme Suzanne, soit ils le faisaient pour des questions financières.*
- *Ah oui dans cette famille nourricière, ils étaient assez nombreux. Le fils aîné de 14 ans de cette famille juive travaillait dans les champs et les deux petits vivaient... enfin je n'ai pas les détails... On s'est retrouvés, on s'est tombés dans les bras, on s'est dit « C'est pas possible, comment ça tant d'années plus tard, à Mazangé... » Ils ont quand même demandé une médaille des Justes pour la dame qui les a gardés. Mais Suzanne n'a jamais tiré aucun bénéfice du fait de m'avoir gardée, si ce n'est qu'affectif. Elle risquait quand même sa peau.*
- *Vous avez dû être extrêmement proches l'une et l'autre ?*
- *Oui oui, on a été proches sans le savoir, parce qu'à cette époque il n'y avait pas beaucoup de « je t'aime », de bisous, de câlins mais bon...*
- *J'ai vu que vous l'appeliez Maman Suzanne.*
- *Je l'ai toujours appelée Maman Suzanne.*
- *Mais justement, vous alliez à l'école à un moment donné ?*
- *Ah oui oui, elle m'a scolarisée, j'ai fait mon CP là-bas.*
- *Donc lorsque vous parliez aux autres enfants de « Maman Suzanne » et que vous l'appeliez comme ça en public...*
- *Je ne devais pas l'appeler comme ça devant les autres, je ne devais pas le faire mais j'ignore le langage que j'employais à 4 ans, je ne me rappelle pas bien. Je me rappelle de l'école qui était mitoyenne, Mme Roger, notre maison et l'école, tout ça c'est mitoyen.*
- *Et la mairie, m'a dit Michel, qui était juste à côté.*
- *Et la mairie, voilà.*
- *Et Michel nous a raconté l'histoire des allemands qui passaient en sidecar dans la rue. Il se rappelle une fois où vous étiez entrain de jouer dans la rue et les allemands sont arrivés. Là Suzanne est descendue – je pense qu'il y avait un étage – elle est descendue, est venue vous chercher, vous a remmenée très très rapidement pour vous cacher et à ce moment-là, ils ont eu très peur...*
- *Vous voyez, ça, je ne m'en souviens pas. Par contre, il y a un épisode dont je me souviens qui est assez caractéristique de l'ambiance : comme c'est un pays où il y a des caves troglodytes dans la falaise calcaire, Suzanne avait une cave, mais en surplomb de la maison. Donc un jour on est en hauteur, on revient avec nos bouteilles toutes les deux et de haut, on voit une colonne de blindés qui stationne devant la maison...*
- *Ah là là...*
- *Alors là je m'en souviens, Maman Suzanne, elle a eu très peur et je me souviens, je lui tenais la main et elle me disait : « N'aie pas peur Danielle » pour conjurer sa propre peur, elle me disait : « N'aie pas peur Danielle, n'aie pas peur Danielle. » Mais elle avait peur parce que son deuxième fils Gérard qui avait 14 ans et qui était resté à la maison, elle avait peur pour lui surtout, parce que c'était une forte tête et qu'il était capable d'aller lui injurier les allemands...*
- *Ah là là...*
- *Donc elle a eu très peur. Moi aussi j'ai eu peur parce que Michel s'en souvient, on en rit encore : arrivées à la maison, j'ai lâché sa main, je me suis sauvée, et je suis allée me cacher dans un placard et il y avait mes pieds qui dépassaient ! Donc vous voyez, on avait la peur des allemands, à 4-5 ans, on savait qu'il fallait avoir peur des allemands. Là, ils battaient en retraite, c'est un souvenir vraiment précis, un film dans ma tête, enfin ça c'est bien passé : Gérard n'a pas fait le fanfaron, nous, on est entrées dans la maison.*
- *Cette fois-là, on peut dire que vous aviez complètement conscience du danger.*

- Du danger mais tout le monde avait peur des allemands. Je ne savais pas que j'étais un enfant juif.

- *Vous n'étiez pas du tout consciente que c'était vous qu'on aurait recherché ?*

- Non pas du tout. Là les soldats allemands qui battaient en retraite, les enfants juifs, ils s'en foutaient un peu je crois. Ils cherchaient surtout de la nourriture mais ils n'ont pas fait de dégâts à Mazangé, ils ont traversé le pays sans dégâts ce jour-là.

- *Vous avez porté l'étoile juive ?*

- Non, on portait l'étoile juive à 6 ans, moi je ne l'ai jamais portée, quand on porte l'étoile, là on comprend qu'il se passe quelque chose, je n'ai pas eu ce traumatisme. Moi je suis un cas exceptionnel, je suis un enfant à qui beaucoup de choses ont été épargnées et en particulier la mort, les autres enfants juifs ont été beaucoup plus marqués que moi. J'avais juste peur des allemands comme tout le monde.

- *Vous étiez fondue dans la masse. Vous étiez là avec quelqu'un qui vous aimait beaucoup...*

- Oui et j'étais là parce qu'à Paris, il y a avait pénurie de tout. Ma mère me disait qu'il n'y avait plus rien à manger sauf les huîtres parce que les allemands n'aimaient pas les huîtres. Ils raflaient tout, ils faisaient des colis pour leur famille en Allemagne.

- *Ils prenaient même les portes et les fenêtres et les matelas, ils démontaient tout.*

- Et l'alimentaire.

- *Oui en plus de ça, même le matériel courant. Après, ils en faisaient des trains entiers. Vous m'avez parlé de la colonne de blindés stationnée devant chez vous quand vous reveniez de cave troglodyte. Est-ce que c'est votre souvenir le plus terrible ou vous en avez un autre ?*

- Non c'est là où j'ai eu le plus peur.

- *Et le souvenir le plus triste que vous ayez ?*

- Je n'ai pas de souvenirs tristes.

- *C'est formidable.*

- Mazangé, c'est un paradis sur terre.

- *Par contre, vous m'aviez parlé de fait que la grande difficulté avait commencé au moment où vous aviez revu vos parents.*

- Ma mère m'a reprise oui.

- *Là vous étiez une peu étrangères l'une à l'autre*

- Et mes parents se séparaient... Mon père et ma mère après avoir échappé à ces horreurs de guerre, ont divorcé en 47. Alors je ne comprenais pas bien. Et ma mère avait déjà un nouveau compagnon, d'ailleurs un juif roumain bessarabien, qui m'a élevée. J'ai eu un excellent beau-père. Il s'appelait Kalman Landau. Ça ça a été très déstabilisant. En plus, ma mère était dans une situation très précaire, toute sa famille, enfin ce qu'il en restait, ses amis, sa sœur l'avaient mise un peu à l'écart parce qu'elle divorçait de mon père.

- *C'était très mal vu à l'époque.*

- Elle l'a laissé même pendant l'occupation. Mais elle lui apportait toujours des colis à l'hôpital, elle allait le voir et tout mais bon, elle ne l'aimait pas mon père, elle avait fait un mariage un peu arrangé. Là c'est une période très pénible, je ne comprends pas pourquoi je suis à Paris, à Montreuil sous Bois et je dis : « Pourquoi je ne retourne pas à Mazangé ? Pourquoi je ne retourne pas chez Maman Suzanne ? » Je l'ai dans les oreilles ma phrase. On habitait cette affreuse banlieue, il a fallu que je change d'école, c'était une situation très précaire, mon père ne faisait plus partie du décor, mon père maintenant c'était Nick, mon beau-père, c'était déstabilisant, et puis il y avait cette langue yiddish, ils parlaient tout le temps yiddish entre tous. Nous vivions chez une amie, FLORA – heureusement, il y avait beaucoup d'entraide – elle avait un compagnon qui revenait d'Auschwitz, où il avait perdu femme et enfants. C'est pour vous dire, c'était une ambiance de petite communauté, ils ne parlaient que yiddish entre eux, moi j'étais exclue. Quand je l'ai retrouvée, j'ai tout de suite dit à ma mère : « Qu'est-ce que c'est que ce charabia que tu parles ? » et j'ai pris en haine cette langue.

- *Vous vous sentiez un peu exclue ?*

- Un peu mais bon l'ambiance était chaleureuse, ils étaient tous heureux d'avoir survécus, ils découvraient tous les horreurs... Mais moi qui arrivais de Mazangé, de ce monde rural. Qu'est-ce que c'était que ça ? Je ne comprenais rien du tout et puis vous savez chez nous, il y a beaucoup d'éclats

de voix, on crie beaucoup. C'était pas un monde policé, ce n'était pas un monde bien élevé, c'était un monde... Je ne sais pas, c'est comme quand vous croisez des algériens, des africains, on parle fort, c'était comme ça chez nous, on criait beaucoup en parlant politique et moi je disais à ma mère : « Pourquoi ils se disputent ? » et elle me disait : « Mais non, ils discutent » ! Ça m'a marquée.

- *Vous apparteniez à Mazangé et d'autres codes.*

- Absolument. C'était un autre univers calme, sécurisant, on parlait français, on allait à la messe : j'allais à la messe tous les dimanches avec Eliane Martellière. Je suis revenue avec une petite Sainte-Vierge, longtemps j'ai fait ma prière le soir et ma mère a été assez psychologue : elle m'a laissée faire.

- *Oui c'est bien ça, qu'elle ne vous ait pas disputée.*

- Elle a compris.

- *Michel se rappelle que vous êtes partie de Mazangé quelques mois après le retour de son père. Il est revenu d'Allemagne en 45 où il était prisonnier depuis 5 ans.*

- Alors là je me souviens très bien, Suzanne a reçu un coup de fil – ils avaient le téléphone, ce qui était rarissime mais c'est parce qu'il était vétérinaire – elle s'est évanouie quand elle a reçu le coup de fil...

- *Pour dire qu'il arrivait...*

- Oui, et alors après elle m'a confiée à la mercière du pays, ça a été une journée merveilleuse parce qu'il y avait plein de petits tiroirs avec des bobines DMC, des bobines de toutes les couleurs, du fil, je me suis dit « un jour je serai mercière », c'était encore une journée merveilleuse, vous voyez comment j'ai traversé la guerre moi... Raymond est revenu et il m'a acceptée tout de suite.

- *Vous vous souvenez quand vous êtes partie de Mazangé ?*

- Aucun souvenir, je ne me souviens de rien, ni comment je suis arrivée, ni en train : je crois que j'ai voulu effacer mon départ. Certainement qu'on a pris le train à Vendôme.

- *Vous aviez 7 ans quand vous avez revu vos parents. Vous les avez reconnus ?*

- Certainement oui, leurs visages, je les connaissais oui. Mais je ne connaissais pas leur mode de fonctionnement, leur langue, leur façon de vivre. Là j'ai senti ma différence, je suis arrivée à l'école en CE1 là j'ai senti que je n'étais pas tout à fait comme les autres. D'abord les maîtresses m'ont dit « Pourquoi tu t'appelles pas Landau comme ta maman, pourquoi tu t'appelles Susser ? » - « Mes parents ont divorcés Madame », alors c'est tout juste si elles savaient ce que c'était que le mot de « divorcés ». Là j'ai senti ma différence, par le métier de mes parents, ils étaient « fabricants de canadiennes », là j'ai senti ma différence, là j'ai senti que j'étais juive.

- *On le prononçait ou pas ce mot à l'école ?*

- Ah non non non, pas 46-47.

- *Et 70 ans après, vous aimeriez faire passer quel message ?*

- Le message c'est que j'habite dans le XXème arrondissement où il y a quelques lieux de prières, quelques petites synagogues et les synagogues, les jours de fêtes et les jours de shabbat, elles sont gardées par l'armée. Les synagogues maintenant ça ressemble à un bureau pour ne pas attirer l'attention. Aujourd'hui c'est très rare quand on voit des juifs qui portent la kkipa, ils ont peur de porter la kkipa et de se faire agresser. Sinon ils se font insulter... Encore nous dans Paris, c'est privilégié mais en banlieue, c'est tout à fait exclu. On ne peut plus porter les signes extérieurs de Judaïsme. L'antisémitisme se banalise à nouveau, même dans les propos d'amis. On sent que ça recommence. On n'est plus protégés par l'ombre d'Auschwitz. Après la guerre, en 50-55, j'ai jamais entendu de propos antisémites, parce qu'on était protégés par nos morts. Maintenant, la haine se libère. Au moins, mes parents n'auront pas revu la résurgence de l'antisémitisme...

Merci à Danielle SUSER pour s'être replongée dans cette période difficile et de bien avoir voulu nous délivrer une partie de l'histoire de sa vie. Grâce à son témoignage, la politique de persécution des nazis et du gouvernement de Vichy dont l'Ordre des vétérinaires faisait partie intégrante, nous est rendue plus réelle et dramatiquement plus inhumaine et insupportable.

Entretien mené par Céline Lefrou de la Colonge, le 07.07.2015.